



UN AN APRES SA DÉMISSION DE LA POLICE GENEVOISE, IL PARLE

## Christian Coquoz, ça fait quoi d'être un fusible?

L'AFFAIRE DE LA BALLE MARQUANTE  
A EU SA PEAU. EN 2003, IL QUITTAIT  
LA DIRECTION DE LA POLICE.  
COMMENT VIT-ON UN TEL CHOC.

texte ARIANE DAYER  
dessin BRAC

C'était un samedi. Il était à Paris. Un téléphone de Suisse, pour lui lire la presse. Il rentre à l'hôtel, faxe sa démission, et va manger: «Je me suis senti libéré, super bien. Comme quand on dépose le sac à dos. Ce n'était plus mon affaire». Christian Coquoz veut faire avaler ça: un chef de la police genevoise peut, sous la pression d'une crise effrénée, quitter son poste, et aller faire une bouffe. Plus fort encore, le lendemain: il court le marathon de Paris. Départ Champs Elysées, 9 heures. Le plus fou, c'est qu'on arrive à le croire. Peut-être qu'il y a des hommes au talent de survie. Des bouchons de pêche, posés sur la vie, qui remontent rapidement en surface. Et recommencent à flotter. «C'est injuste, c'est vrai. Etre un fusible, ça veut dire qu'on n'a pas de raison de s'en aller mais qu'il faut partir, c'est une blessure», concède-t-il: «J'aimais mon métier, je n'ai pas commis de faute professionnelle. Je suis parti en ayant encore envie. Mais ce qui peut turlupiner, c'est la nuit avant la décision, une fois qu'elle est prise, on est très bien».

Avril 2003, il y a un an. Christian Coquoz, chef de la police, démissionne au terme d'une semaine d'inraisemblable cafouillage, comme Genève seule sait les inventer. C'est l'affaire dite «de la balle marquante»: la syndicaliste Denise Chervet est

